

Claude Mouchard

Un *Keats* de Du Bos

« ... voulant me secouer à tout prix, écrit Du Bos le 9 décembre 1924 dans son Journal, je repris les *Lettres de Keats à Fanny Brawne* ; rien qu'en les refeuillettant j'eus le sentiment, net jusqu'à l'insupportable, qu'aucun livre non exécuté ne me laisserait avec un aussi inextinguible remords que celui que je ne désespère pas encore tout à fait d'écrire sur Keats... »

Écrire un livre sur Keats, Du Bos y aura pensé toute sa vie. Le 1^{er} décembre 1923, il notait qu'au souvenir d'un « entretien non noté » avec Gide sur *Endymion*, il fut « traversé comme d'un remords ». Et il poursuit : « Je vécus là dans ce demi-sommeil une minute où la seule chose qui apparaissait essentielle ici-bas était de se lever, de revenir au seul Keats et d'écrire le livre comme d'un trait ».

Ce « livre », ce « *Keats* » (comme le nomme Du Bos lui-même) hante, capricieux, brûlant, les pages du *Journal*. Dans les énumérations d'ouvrages à réaliser que Du Bos dresse en des moments d'enthousiasme et d'abattement, il réapparaît souvent. Par exemple, dans la « liste des grandes études à faire dans l'ordre de leur urgence » que Du Bos note le 25 septembre 1922 : sur dix noms, Keats vient en septième position – entre Shelley et Pascal.

Le 10 novembre 1933, Du Bos écrit : « Cette nuit, réveil à 4 h. 1/2 et insomnie d'une heure causée par la vésicule, l'urticaire et le rhume. Ne pouvant rester étendu, j'allai dans l'Atelier Holbein, repris le *Keats and Shakespeare* de J. Middleton Murry, méditai sur les épigraphes significatives et si bien choisies qui précèdent l'ouvrage ainsi que sur la première page de l'Introduction, et me retrouvai ainsi, vis-à-vis de mon *Keats* hélas encore en devenir, dans le *mood* que traduit la phrase même de Keats qui m'est si chère : “*I have relapsed into those abstractions which are my only life.* – Je suis revenu à ces abstractions qui seules sont ma vie.” (Il est étrange – ou plutôt il ne serait nullement étrange pour un freudien – que mon livre sur Keats soit un fréquent visiteur nocturne...) ».

Au nombre des projets de Du Bos, il faut ne pas oublier celui d'une traduction des lettres de Keats. C'est encore le 25 septembre 1922 que Du Bos note (en tentant un bilan de ses projets pour sa « Collection d'Auteurs Étrangers ») : « Lettres de Keats. Il faudrait qu'Élisabeth et moi puissions donner le manuscrit le 1^{er} février pour qu'il parût au début de mars ». Dans ses conférences, Du Bos recourait tout autant aux lettres qu'aux poèmes. Il a aimé faire entendre à ses auditeurs non seulement les vers d'*Endymion* ou de *La chute d'Hypérion*, mais aussi les propos que Keats croyait n'écrire que pour ses proches.

Chacun des livres que Du Bos consacre à l'un des écrivains qui lui importent le plus, Benjamin Constant, les Browning, Byron, etc., semble animé d'une attention, voire d'une passion, qui soudain paraît exclusive (sans que Du Bos, pourtant, se prive jamais de faire des comparaisons entre les auteurs ou leurs œuvres, sans qu'il renonce à travailler électivement les différences entre ces singularités que la littérature lui offre à profusion). Mais aucun écrivain ne lui est plus proche ni plus indispensable que Keats, qu'il lit et relit sa vie durant.

Parfois, il semble sur le point d'aboutir, ou plus exactement de commencer à achever son *Keats*. Le 1^{er} décembre 1922, il note : « ... à l'heure actuelle, c'est le livre qui se forme, je pourrais presque dire qui s'écrit peu à peu en moi sur Keats qui m'importe. » Mais – le livre « qui se forme » lui serait-il excessivement consubstantiel ? – irrésistiblement, ce sont de nouveaux retards qui triomphent de son désir, d'autres tâches qui s'interposent... Du Bos peut bien, dans ce cas plus encore que dans d'autres, déplorer ce qu'il reconnaît comme sa « procrastination ». Il n'écrira jamais de *Keats*.

Du Bos a plusieurs fois prononcé des conférences sur Keats – chez les Maurois, au Vieux Colombier. Plus tardivement, il prononça des conférences en anglais « devant les professeurs du collège Saint Mary, Notre-Dame, Indiana, les 24 janvier, 21 février, 21 mars et 25 avril 1938 » : c'est lui-même qui (avec son goût des dates, voire – dans son *Journal* – des heures) donne ces précisions dans l'avant-propos de *Qu'est-ce que la littérature ?* Ce dernier recueil est celui où Du Bos parle le plus continûment de Keats.

Keats apparaît également dans *Approximations* (septième série) et dans le chapitre de *Du Spirituel dans l'ordre littéraire*, consacré à Maurice de Guérin (où Du Bos commente, en recourant à sa propre traduction, la lettre à Richard Woodhouse du 27 octobre 1818 : « Le Soleil – la Lune, – la Mer, – et les hommes et les femmes, qui sont les créatures de l'impulsion, sont des êtres poétiques, et qui ont tous quelque attribut invariable ; le poète n'en a pas, il n'a pas d'identité, – il est assurément la moins poétique de toutes les créatures sortie de la main de Dieu » et où il cite la lettre du 28 décembre 1817 à George et Thomas Keats : « cette qualité de tant d'importance en littérature, et que Shakespeare possédait dans de telles proportions – je veux dire la *Capacité négative*, la faculté chez un homme de savoir exister au sein des incertitudes, des mystères, des doutes, sans vouloir d'irritante façon rejoindre à tout prix le terrain des faits et de la raison. »).

Peut-être approcherait-on, en passant d'un texte à l'autre, et en gardant mémoire des notes les plus anciennes (car Chez Du Bos les étapes tardives semblent ne pas effacer les plus précoces), ce qu'aurait pu être le *Keats* de Du Bos. C'est en tout cas la prose jaillissante du *Journal* qui, à la suivre dans les multiples pages, remarques ou brèves mentions qui y sont consacrées à l'auteur d'*Hypérion*, nous ferait le mieux saisir les raisons pour lesquelles, aux yeux de Du Bos, Keats est le poète entre tous (au point qu'il lui arrive de le nommer avec Dante et Shakespeare).

Le *Journal* s'allie magnifiquement – douloureusement parfois – au temps. La pensée y vit au rythme des jours, ou des heures. Du Bos mentionne les moments où ses idées lui viennent, les états auxquels elles se trouvèrent associées, l'effervescence ou les moments d'inertie dont leur élaboration est tributaire.

En même temps, avec obstination, il retrouve et reformule certains thèmes. Ou plutôt ce sont des « problèmes » – comme il dit si souvent – qu'il reprend inlassablement ; il les décèle à l'œuvre dans les textes mêmes et jusque dans les poèmes (ainsi écrit-il, le 1^{er} décembre 1922 : « La lecture d'*Endymion* – surtout du quatrième chant que je n'avais peut-être jamais étudié d'assez près avant aujourd'hui – m'a fait sentir l'infinie valeur psychologico-métaphysique des problèmes qui y sont abordés »). Du Bos semble sentir et apprécier des « positions » différentielles des auteurs (un peu comme, en des termes certes fort différents, le feraient un Binswanger ou, aujourd'hui, Maldiney). Mais ces reprises de problèmes ou de positions, dans le *Journal*, se font toujours selon des entrelacs nouveaux, et Du Bos laisse les formulations qu'il en essaie se dénouer et se recomposer au gré des voisinages multiples que leur offrent ses notes prises au fil des jours.

Parmi les problèmes abordés à propos de Keats, et selon les deux temporalités du critique et du poète, il faudrait bien sûr s'arrêter à celui de « l'amour ». C'est l'un des points que Du Bos aborde dans les notes – parmi les plus abondantes et les plus foisonnantes qu'il ait consacrées à Keats – du 1^o décembre 1922, où (en recourant à la fois à *Endymion* et à la correspondance) il caractérise le « dualisme lacéré » du jeune poète.

Autre problème, non moins fécond et tenaillant : celui de la « beauté ». Du Bos tente de rendre compte de « la position de Keats appréhendant et créant à la fois la Beauté » (21 décembre 1922). Le 21 janvier 1929, Du Bos notera d'ailleurs : « Le sens du *formel* et même celui de la beauté *pure* (...) ne naquit tout à fait en moi qu'en 1902 grâce à l'*Endymion* de Keats (je me revois pendant les vacances de Pâques en 1902 me lisant à haute voix *Endymion* dans de longues promenades solitaires sur la plage de Biarritz) ». Et la troisième des quatre conférences qui constituent *Qu'est-ce que la littérature ?* s'intitule « La littérature et la beauté » ; elle commence par une longue citation du début d'*Endymion* (dont Du Bos commentera surtout les premiers vers : « A thing of beauty is a joy for ever : / Its loveliness increases ; it will never / Pass into nothingness... ») avant d'en venir aux propos de Keats (en particulier dans sa lettre à Bailey du 22 novembre 1817 et dans l'*Ode sur une urne grecque*) sur l'identité de la beauté et de la vérité.

La « fièvre » serait-elle encore un de ces problèmes auquel Du Bos revient selon sa propre vie et selon ses lectures, ses souvenirs ou ses réminiscences de Keats ? Fièvre du soi, ou soi comme fièvre...

À la date du 11 décembre 1922, on lit dans le *Journal* : « Je viens d'être arrêté quelques jours par un accès de fièvre ». Et, quelques lignes plus loin (passant, comme souvent dans son *Journal*, à l'anglais) : « I have thought so much about what Keats calls « a fever of one self » that somehow it seems to give me the why unusual feeling of zest towards organisation. That fever problem by the way is one of the greatest of all those yielded by the case of Keats and I will certainly devote to it one chapter of my book. » Et le 21 décembre Du Bos écrit : « Lundi matin en rentrant Ile Saint-Louis, j'aboutissais au sujet de Keats à cette formule : le calme suprême est le fils de la fièvre. Sur ce cercle de la fièvre, les mots fièvre, calme, et exaltation doivent constituer les trois pivots ». Le 11 septembre 1929 (à propos d'un commentaire, par John Middleton Murry, des vers de Keats « How feverd is that man who cannot look / Upon his mortal days with the temperate blood, / Who vexes all the leaves of his Life's book... »), Du Bos se souviendra de sa formule du 21 décembre 1922 – qu'il qualifie alors de « raccourci », de « formule portative », de « balle perdue ».

C'est sur le problème du « tempo » que j'arrêterai cette note purement allusive (puisque, s'il est vrai que, chez Du Bos, Keats est central et toujours se dérobe, on ne pourrait comprendre certains des commentaires du critique – celui, par exemple, qu'il fait de la lettre à George et Georgiana Keats du 14 février au 3 mai 1819 dans *Qu'est-ce que la littérature ?* – qu'en examinant la position qu'il attribue à toute la littérature, à l'égard de la sphère religieuse en particulier, et ses longues confrontations avec les philosophes de la « vie » comme Bergson ou Nietzsche).

Le 6 mai 1922, Du Bos rend compte (scrupuleusement, comme toujours) de ce qu'il doit à Trevelyan (qui est l'auteur d'un livre sur Shelley et que Du Bos considère comme un « roi de la science du vers ») : il avait, écrit-il, « appelé mon attention il y a deux ans, en m'initiant à la seconde version de l'*Hypérion* de Keats, au *slowness of pace* que Keats, peut-être à l'instar de Dante, y adopte (il estime d'ailleurs avec raison que le *pace* chez Keats est toujours *slow*). »

La lenteur : c'est par elle aussi que Du Bos caractérise la démarche qu'il voudrait lui-même adopter à l'égard de Keats. Énumérant, le 15 juin 1922, ses « études » à faire, Du

Bos insiste soudain, quand il en vient à l'auteur d'*Endymion* : « Keats, celle-là de beaucoup la plus importante de toutes, à faire très lentement (...) ». Le 29 juin 22, il évoque d'abord la « joie puéride » qui l'a saisi en pensant à Shelley « lorsque l'autre soir dans l'autobus m'est venue cette expression : « les grands vents irrésistibles de ses Odes » ; puis il ajoute : « Je souris à l'avance de ce que pourra être la lenteur de mon étude sur Keats ».

Sans doute cette lenteur que Du Bos accepte d'un sourire, et qui gouvernera à jamais son abord de Keats, se sera-t-elle muée en un délai sans limite : c'est de son fait qu'il n'y aura pas de Keats de Du Bos. Mais n'est-ce pas elle, en même temps, qui ouvre à Du Bos un accès immédiat et global – de tout son « soi » rythmique – aux vers de Keats ?

Le 1^{er} décembre 1922, alors qu'il vient de caractériser « l'élément » de la matinée de la veille (« L'air était d'une telle immobilité qu'il semblait que l'on avançât dans le monde comme dans un élément à la fois irréel et confortable : le ciel, ni haut ni bas, d'un gris cendré, uniforme et lisse ; une température ni chaude, ni froide, pas même tiède à proprement parler ; une neutralité générale, un cliché négatif des objets et des êtres »), il écrit : « Toute la matinée j'ai circulé à pied relisant les Chants II et III d'*Endymion*, et marchant (je ne m'en suis rendu compte qu'après coup) à tout petits pas comme si j'avais peur de déranger en moi cet état physique si rarement ressenti, éprouvant peut-être aussi – car je suis puéride à ce point – un plaisir à mettre mon pas au *tempo* d'*Endymion*, car justement pendant toute la matinée j'avais *mused* sur l'extraordinaire lenteur du *tempo* de Keats ».

(Le pas, le *tempo* ... On pourrait penser soudain, légèrement à contre-temps, à la lettre de février-mai 1819 où Keats raconte avec humour une rencontre avec Coleridge et où il fait sentir la difficulté qu'il eut à accorder, tout en se taisant, son pas à celui de son aîné, dont la lenteur n'avait d'égal que la volubilité : « Je me suis promené avec Coleridge à son pas de sénateur qui se lève de table pendant près de deux miles je pense. Au cours de ces deux miles il a abordé mille sujets – voyons si je peux vous en dresser une liste – les Rossignols, la Poésie – la sensation Poétique – la Métaphysique – les différents genres et espèces de Rêves – les Cauchemars – un rêve accompagné d'une sensation de toucher, toucher simple et double – Un récit de rêve – conscience première et conscience seconde – l'explication de la différence entre volonté et Volition – tant de métaphysiciens faute de soupçonner l'existence de la seconde conscience – les Monstres, le Kraken, les Sirènes – southey y croit – la croyance trop diluée de southey – une histoire de Fantôme – bonjour – J'ai entendu sa voix au moment où il venait vers moi – je l'ai entendue au moment où il s'éloignait – je l'ai entendue pendant tout l'intervalle – si l'on peut employer ce mot. » (trad. Robert Davreu)).

Des proches de Mandelstam ont décrit l'état où il se trouvait visiblement lorsqu'il était en proie à la composition d'un poème. Les impulsions rythmiques, alors qu'il se trouvait parmi des proches, des amis (car il cherchait de la compagnie dans de pareils moments), semblaient s'emparer secrètement de sa démarche ou de ses attitudes corporelles. Du poète au poème, le rassemblement des conditions de possibilité, l'élan et l'échange sont parfois intensément gestuels ou posturaux. On le sent chez Mandelstam, précisément – ou encore dans l'allant des poèmes tardifs de Michaux.

Dans le grand poème de Mandelstam, « Celui qui trouve un fer à cheval », tous les traits du poème sont convoqués – dits et effectués – comme autant de concurrents (attélagés et chevaux piaffants) prêts à s'élancer dans une course de char... Différemment sans doute – selon la succession des mots plutôt que dans la simultanéité des traits -, Du Bos avait usé d'une comparaison du même ordre à propos de Keats : « ... ceci, écrit-il le 1^{er} décembre 1922 encore, me ramène à une de mes plus anciennes images sur Keats :

celle du *Journal* de septembre 1909 où je dis à peu près que dans un grand vers de Keats chaque mot ressemble à un coureur qui se porte à son tour sur la ligne de départ ».

C'est dans une note générale, et non pas consacrée à Keats, que Du Bos retrouve, le 26 décembre 1924, le problème du *tempo* : « Mais en quoi consiste pour l'écrivain ce *sien* opposé au *non-sien* (...) ? Il consiste en dernier ressort dans ce qu'il convient de dénommer le *tempo* individuel ». Du Bos parle encore de « pulsation primitive » propre à chacun. Mais les formulations les plus précises sont peut-être à retrouver plus haut dans cette note : « Il faudrait partir, avait en effet écrit Du Bos, de la notion que quand on veut vraiment approcher un auteur, ses idées importent peu, ses sentiments mêmes – j'entends ceux qu'il veut exprimer par rapport à ceux qu'il ne peut pas s'empêcher d'exprimer – moins qu'on ne le pense communément, que moi-même peut-être le pensais autrefois – ; ce qui souverainement importe, c'est le *pas*, le *pouls*, le *battement* qui sont les siens, et que lui-même ne peut modifier sans qu'aussitôt le lecteur à la fois avisé et ayant de lui une très ancienne pratique ne perçoive aussitôt un artifice, ne décèle qu'il est sorti de son naturel. »

Et Du Bos ajoute encore : « Le plus humble d'entre nous connaît cela par expérience dans son travail : sans cesse il nous arrive, ayant spontanément secrété une expression, un membre de phrase, une position, un ordre de mots, une nuance tant soit peu défléchis de l'acception usuelle des termes, que notre jugement du dehors, notre jugement proprement critique, les voudrait changer, les change même, – et aussitôt nous nous apercevons non seulement que ce n'est plus nous qui parlons, mais que nous sommes sortis de ce bain personnel dans lequel obscurément nous sentons que nous devons demeurer plongés, – et que nous grelottons sur le rivage. »

Parmi les ouvrages de Charles Du Bos (1882-1939) mentionnés, deux sont disponibles : *Du spirituel dans l'ordre littéraire*, Corti 1967 et *Qu'est-ce que la littérature ? L'Age d'Homme* 1989. En revanche, ni le *Journal*, ni *Approximations* ne sont aujourd'hui disponibles.

Une édition complète des œuvres de Du Bos est en préparation sous la direction de Béatrice Didier.

Sur Du Bos : Michel Crépu, *Charles Du Bos ou la tentation de l'irréprochable*, Éditions du Félin 1990.